



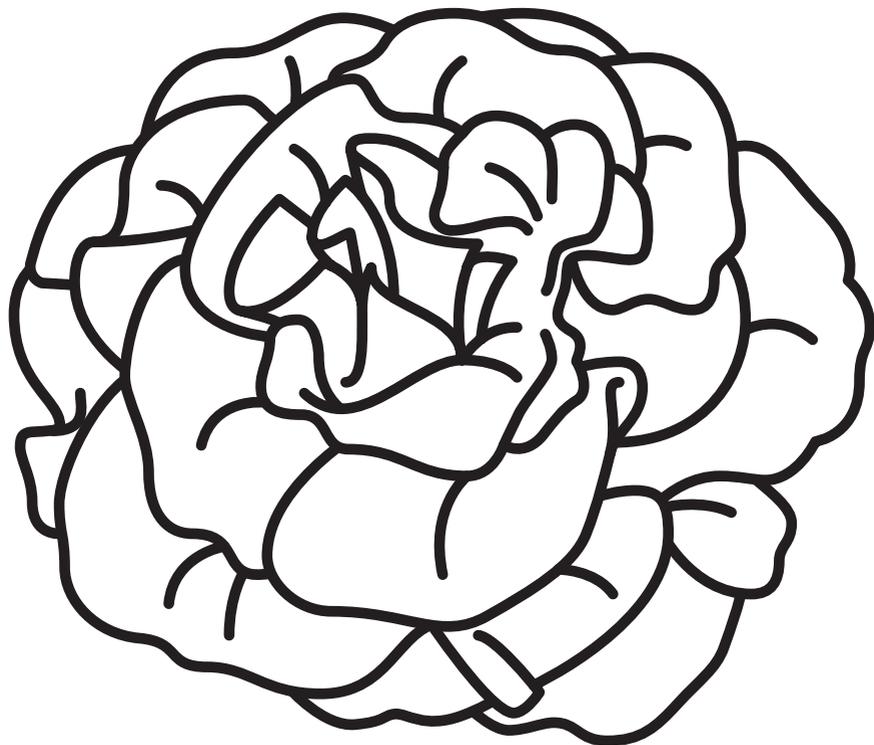
maison des arts
— centre d'art
contemporain
de malakoff —

105, avenue
du 12 février 1934
92240 malakoff

ouverture
mercredi au vendredi
12h à 18h
samedi et dimanche
14h à 18h

renseignements
maisondesarts.
malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff 



du 1er juin au 9 juillet
dialogue(s) avec un brin d'herbe

proposition de
Natacha Seignolles
et Aude Cartier

avec

présentation

Wilfrid Almendra
Cécile Beau
Karine Bonneval
Martine Camillieri
Emanuele Coccia
Aaron S. Davidson
Melissa Dubbin
Anouck Durand-Gassel
David Drouard
Florian Gaité
Lydie Jean-Dit-Pannel
Eduardo Kac
Pei-Ying Lin
Adrien Missika
Spela Petric
Dimitrios Stamatis
Jasmina Weiss

La ville de Malakoff s'engage pour promouvoir la Nature dans l'espace urbain et inaugure le 1er juin, un verger dans le jardin du centre d'art. Quel rapport l'art entretient-il avec le vivant ?

De nombreux artistes et auteurs de la scène française et internationale se préoccupent du regard que nous portons sur le monde naturel et placent le vivant au coeur de leurs oeuvres. Si nous cherchons un contact avec la nature, dans le milieu intime ou public, la mise à distance de l'environnement naturel dans notre quotidien, en facilite une vision idéalisée, voire artificielle.

Dans l'exposition « Dialogue(s) avec un brin d'herbe », les oeuvres présentées proposent de nouvelles esthétiques, narrations et formes d'empathie envers le monde minéral et organique. Le fil rouge de l'exposition est l'observation, l'écoute, l'attention accordées aux choses, même les plus infimes, que peut porter la nature. Alors que l'on pourrait voir un paradoxe dans nos sociétés occidentales entre le plein essor technologique et la volonté existentielle de se rapprocher d'un monde à son origine, certains artistes associent le geste scientifique à la production d'images, où se confondent poésie et expérience.

Invités le samedi 3 juin, le philosophe Emanuele Coccia et l'artiste Eduardo Kac développent dans leurs recherches une pensée selon laquelle l'analyse purement rationnelle du monde, notamment du végétal, ne pourrait suffire à l'homme et au rapport de l'homme à lui-même. Selon eux, une compréhension totale de notre environnement, ne saurait se faire sans un dialogue sensible et philosophique, avec toutes les formes, même les plus discrètes, du vivant.

Du 28 juin au 1er juillet, des œuvres «intruses» prennent racines dans l'exposition : Au cours d'une résidence performée d'une semaine, le chorégraphe David Drouard imagine une performance éclatée dans l'espace, inspirée du «Sacre du printemps», accompagné de sept danseuses. L'artiste Lydie Jean-Dit-Pannel présente une performance intitulée «Encore vivant», faisant vivre une allégorie, celle d'une réanimation douloureuse, incertaine, dans un monde qui peine à respirer. L'apparition de ces interventions, proposées et accompagnées par Florian Gaité, fait suite au programme de résidences performées, ouvert par le centre d'art depuis 2016.

note des commissaires

Ce qui caractérise notre 21ème siècle est sans doute que les champs de représentation scientifiques et politiques ne sont plus autonomes. Il y a création d'un bien commun. L'expérimentation, autrefois dédiée au corps scientifique, se développe à l'extérieur, chacun s'empare des instruments dédiés à l'expérimentation. Le monde est devenu un véritable laboratoire grandeur nature, en temps réel. On passe de l'expérimentation à l'expérience pure. Cette opposition entre choses de la nature (gérées par le scientifique) et les personnes issues de la société civile (le politique) est de plus en plus poreuse et de plus en plus non justifiée. Comme le dit Bruno Latour, notre défi est de fusionner humain et non-humain et d'ouvrir le plus vite possible ce Parlement des choses ouvert à la (aux) controverse(s). 2017, c'est aussi l'année où le Whanganui, le fleuve sacré des Maoris, a été reconnu comme une entité juridique par le parlement de la Nouvelle-Zélande.

Les artistes ne sont pas exempts de cette réalité. Beaucoup expérimentent, de plus en plus souvent d'ailleurs, avec des scientifiques. La démarche art & sciences semble plébiscitée par le même processus que ce que semble être le 21ème siècle : un laboratoire à ciel ouvert. Par là-même se créent de nouveaux paysages où la main de l'homme ne fait pas tout mais laisse une place à l'aléatoire, à l'inattendu.

C'est ce nouveau rapport que nous tentons d'approcher, ce rapport à la mise en visibilité du processus mais aussi cette bascule d'une conscience à dépasser l'anthropocène*, l'homme au cœur de tout. Ne peut-on pas imaginer de nouvelles formes de relation voir d'empathie avec le monde végétal et animal ?

Après un parcours en histoire de l'art et en spectacle vivant, Natacha Seignolles découvre le cinéma expérimental avec les plasticiennes Katerina Thomadaki et Maria Klonaris. Elle poursuit son travail autour de l'image en diffusion et production de documentaires, notamment en art et sciences en gérant les archives de Jean Painlevé et les ensembles documentaires du Ministère des Affaires Etrangères. En parallèle, elle poursuit sa formation journalisme multimédia. En 2000, elle rejoint Orange, anime le pôle nouveaux concepts marketing multimédia. Entre 2005 et 2012, elle assure la responsabilité de la communication institutionnelle d'Orange France, crée et dirige le site culturmobile.net. C'est en 2012 qu'elle quitte Orange pour créer Décalab, un studio art/science/technologie.

Décalab, studio Art/Science/Technologie a été fondé par Natacha Seignolles. Il est aussi composé de Charlotte Boutier, designer et de Rocio Berenguer, artiste associée.

Le Studio fonctionne comme un laboratoire d'actions et de recherche qui agit pour soutenir l'art et sa production expérimentale et une agence arts-sciences-technologies dont les clients sont des entreprises, institutions et collectivités territoriales.

L'Anthropocène est un terme de chronologie géologique proposé pour caractériser l'époque de l'histoire de la Terre qui a débuté lorsque les activités humaines ont eu un impact global significatif sur l'écosystème terrestre. Ce terme a été popularisé à la fin du 21ème siècle par le météorologue et chimiste de l'atmosphère Paul Josef Crutzen pour désigner une nouvelle époque géologique, qui aurait débuté selon lui à la fin du 18ème siècle avec la révolution industrielle, et succéderait ainsi à l'Holocène. L'Anthropocène serait la période durant laquelle l'influence de l'être humain sur la biosphère a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une « force géologique » majeure capable de marquer la lithosphère.
(source Wikipédia).

Avec cette proposition que nous avons voulu sensible, nous présentons des artistes dont le travail conceptuel et expérimental représente le changement de paradigme de notre siècle et une certaine forme d'hybridation des pratiques.

Dans l'exposition «Dialogue(s) avec un brin d'herbe», nous sommes conviés à observer l'invisible, avec Cécile Beau, par l'amplification de nos sens, suivre la trace, faire image avec Anouk Durand-Gasselin, écouter respirer les arbres avec Karine Bonneval, faire un voyage singulier avec Adrien Missika, regarder autrement la prise de la végétation sur l'architecture avec Wilfrid Almendra, adopter avec humour des déchets comestibles de Martine Camillieri, s'interroger sur la relation humain/non-humain, avec le collectif d'artistes hybrides taiwanais et slovène Pei-Ying Lin, Spela Petric, Dimitrios Stamatis et Jasmina Weiss, lire la poésie des pierres avec Melissa Dubbin et Aaron Davidson. Mais aussi tendre un fil rouge, esquisser un récit qui est celui de l'observation, de l'écoute, du souffle. Posons-nous, promenons-nous dans ce nouveau territoire à voir, à entendre, à « réfléchir ».

Un remerciement tout particulier à Annick Bureaud, collaboratrice régulière de Décalab.

Wilfrid Almendra

2

Concrete Gardens (Roman) 2010

marbre, béton
170 x 45 x 45 cm
pièce unique

La série «Concrete Gardens» se compose de reproductions bon marché de statues issues de différentes périodes (classique, romane, baroque, etc.) récupérées par l'artiste dans des jardins pavillonnaires, telles qu'elles se sont répandues avec les lotissements, en les échangeant contre les mêmes ou à peu près, mais neuves. Au fur et à mesure du temps, de l'action des pluies et de l'invasion des lichens, l'aspect des statues s'est métamorphosé, perdant aux yeux de leur propriétaire leur valeur esthétique initiale, mais acquies une nouvelle beauté brute, révélées quand, toutes à la même hauteur sur des socles en marbre, elles réintègrent le champ de l'art. Dans ses sculptures et installations, Wilfrid Almendra questionne le devenir pavillonnaire de l'utopie moderniste. À ce nouvel horizon urbanistique, architectural et paysager, correspondent un imaginaire et une certaine conception de la communauté et du «vivre ensemble» – ou plutôt désormais «à côté».

3

Concrete Gardens (Fountain Cherub) 2010

marbre, béton
170 x 30 x 30 cm
pièce unique

Mettant en tension cet aller retour entre individualisme et standardisation, Wilfrid Almendra observe avec empathie la façon dont les hommes s'accommodent de leur cadre de vie, et tentent d'accommoder celui-ci à leurs besoins et à leurs envies, traquant l'expression de leurs aspirations derrière les artefacts architecturaux et décoratifs. Les «Concrete Gardens» sont recouverts de mousses et de lichens, qui dans la nature, s'incrustent dans la roche, la désagrègent et la pulvérisent, favorisant ainsi la genèse des sols aux alentours, ouvrant la voie à toute une dynamique de colonisation végétale. Le terme «symbiose», issu du grec «vivre ensemble», a été proposé en 1873, à la suite des travaux d'Anton de Bary sur les stades de croissance et de reproduction des lichens.

Définissant le mot symbiose comme la vie en association (notion d'interaction biologique) de différentes espèces, cette notion incluait donc le parasitisme. Le terme «symbiose», aujourd'hui utilisé au sens figuré dans le langage courant, anthropocentré, comme «gagnant/gagnant», serait à comprendre en biologie comme «transformer les inconvénients en avantages et éviter que les avantages deviennent des inconvénients, pour éventuellement survivre».

4

Jean 2014

verre, tôle ondulée galvanisée, inox
silicone, béton, peinture, plantes
(monstrea), terre
60 x 114 x 28 cm

«Jean», construction poreuse et précaire, donne à imaginer l'espace communautaire d'un jardin ouvrier, cristallisant les préoccupations de l'artiste sur les architectures pavillonnaires et périurbaines. Il ne s'agit pas de confronter une esthétique de la précarité à une architecture noble. Bien au contraire, dans une suggestion latente, une présence presque fantomatique, l'artiste compose une atmosphère fluide et intuitive, constituée de sons, de végétaux, d'insectes, et de matériaux voués à l'invisibilité, à la destruction ou à l'oubli. Il les révèle pour leurs qualités propres, sans totémisme ni symbolisme.

Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson

6

Myrmomancy **2017**

Formica rufa (fourmis)
sulfate de calcium hydraté (gypse)
sable volcanique
miel organique, eau
dimensions variables

Le temps de l'exposition, l'œuvre accueille une colonie de plus de 1000 fourmis. Au fur et à mesure des jours, les fourmis creusent un tunnel dans le sable pour s'y réfugier. Au bout d'une semaine, la seule trace de leur présence sera les quelques grains du sable noir sous-jacent, remontés à la surface au cours de leur entreprise. L'œuvre met en exergue et en valeur l'action des fourmis, qui dans la nature sont capables de faire jaillir des pierres précieuses des profondeurs de la terre. A la fin de l'exposition, la colonie retournera dans la nature et poursuivront leur tâche loin des yeux des visiteurs.

7

Brilliant Pebbles **2017**

25 grenats pyrope déterrés par des fourmis
redisposées quotidiennement
dimensions variables

Les petites pierres présentées ici sont des pierres fines appelées grenats pyrope. Ces pierres, considérées comme semi précieuses, ont été remontées à la surface par l'action des fourmis. Une fois par jour un visiteur est invité à déplacer les pierres, recomposer un ensemble et écrire une phrase, une pensée, sur un bout de papier. Une action qui peut prendre des jours à une fourmi, ne prend ici qu'un quart de seconde à la main d'un individu. L'ensemble des mots et des compositions prises en photographie, feront ensuite l'objet d'une édition publiée par les artistes.

Adrien Missika

①

Adrien Missika Kräut Unkraut 2017

bambou, mauvaises herbes
(adventices diverses), terre,
ficelle, toile de jute, peinture
dimensions variables

L'œuvre rappelle une architecture vernaculaire tropicale, de plage ou de jardin. Une structure chaotique et précaire, mais suffisamment équilibrée pour tenir, et soutenir des plantes. «Kraut Unkraut», qui signifie «mauvaises herbes» en allemand, ou plus littéralement «non-plante», est un jardin de graminées et d'adventices trouvées aux alentours du centre d'art. Ici les mauvaises herbes sont loin de leur statut de parasite habituel. D'une certaine manière les mauvaises herbes sont considérées comme telle car elle ne sont pas «à la bonne place» (dans un champ, un potager etc...). L'intérêt pour les plantes locales, indigènes, fait écho à sa série d'installations intitulée «Jardins d'hiver», inspirée du travail de l'architecte brésilien Roberto Burle Marx. Père fondateur de l'architecture paysagère moderniste, Burle Marx fut le premier à utiliser des plantes indigènes brésiliennes, alors qu'avant lui les jardins «savants» créés au Brésil rassemblaient uniquement des plantes européennes – à la fois par soumission à un colonialisme culturel et comme symbole d'exotisme dans un cadre tropical.

⑨

Biosphère 5 2016

étain, plexiglas, nylon, argile, plante
24 x 24 x 42 cm
pièce unique

Biosphère 5 constitue une autre hypothèse de l'artiste dans sa recherche et conquête poétique de nouvelles ressources et de nouveaux modes d'existence. Inspiré par le film *Silent Running* (Douglas Trumbull, 1972), dans lequel les hommes, en proie à la sur-pollution de la planète Terre, envoient dans l'espace une forêt contenue dans un dôme de verre gigantesque, l'artiste crée un écosystème portable en étain et plexiglas, monté sur sac-à-dos, qui permet à la lumière de nourrir une *Selaginella Lepidophylla* provenant du Mexique (Chihuahua) surnommée localement «Siempre Viva» (qui vit toujours). Plante du désert qui n'a presque pas besoin d'eau pour prospérer, elle s'ouvre à son contact et se referme très vite pour la conserver.

Martine Camillieri

8

Pousse pousse ! **2017**

bois, verre, plastiques, boutures
et épluchures de légumes divers.
dimensions variables

L'artiste et auteure Martine Camillieri installe sept petits jardins partagés intitulés « Pousse pousse ! » au sein de l'exposition. Des épluchures qui devaient aller à la poubelle ou au compost sont mis en culture dans de l'eau : trognons, bulbes, légumes germés se transforment, des tiges sortent, des feuilles pointent, des racines se forment.



atelier qui pousse

Pour accompagner l'installation de Martine Camillieri, l'équipe du centre d'art propose un « atelier qui pousse » qui invite petits et grands à mettre en cultures des boutures en tout genre, à laisser grandir sur place ou sinon repartir avec.

Anouck Durand-Gasselin

5

Sporée 2017

rétroprojecteurs, sporée, plaque de verre
installations.

Dimensions variables.

Depuis 2007, Anouck Durand-Gasselin ré-interroge les fondamentaux de l'image en provoquant un phénomène naturel : la sporulation du champignon. En mettant en place ce phénomène de manière scientifique et rigoureuse, elle crée un cadre dans lequel des hypothèses d'images sont posées. Le résultat est inconnu et ne correspond à aucun critère esthétique. Le sujet de l'oeuvre ne se situe pas dans la figuration mais dans tous les choix qui président à cet acte. Ainsi, si au geste photographique se substitue une nouvelle activité ce n'est que pour en élargir la réflexion et en tester les limites, limites de l'effacement, épreuve de l'altérable poussée jusqu'au bout.

«Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; on remarque là un noeud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est l' « ombilic » du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tous sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium.»

L'interprétation des rêves – Freud, 1926

Cécile Beau

10

Still alive **2016**

pierres calcaires, gouttes-à-gouttes
bouteilles, acide chlorhydrique
vinaigre cristal, eau
dimensions variables

On regarde souvent les pierres comme une matière inerte et immuable. Ici, trois pierres calcaires sont placées sous des goutte-à-goutte ; acide chlorhydrique sur une roche corallienne, vinaigre cristal sur un calcaire, de l'eau sur une pierre recouverte de mousse. Il s'agit d'observer la transformation de roches sous différentes formes, de l'érosion dû à de l'acide chlorhydrique, à la formation de cristaux par réaction avec le vinaigre et la croissance lente d'un lichen dont la roche est le substrat. Ces pierres sont le témoignage d'une matière en déplacement, en mutation; une évolution rendue visible à l'échelle humaine.

16

Cladonia **2017**

diverses variétés de mousses
et lichens, lampe de croissance
brumisateuse ultrason
dimensions variables

Une petite zone échantillon constituée de mousse et de lichen. Il s'agit d'espèces pionnières c'est-à-dire qu'elles sont les premières à coloniser un milieu dépourvu de vie. Leurs présences génèrent des changements dans un écosystème en formation, menant ainsi à l'établissement potentiel d'autres espèces nécessitant des conditions de vie différentes. Ici, un dispositif les maintient dans des conditions de vie artificielle, une lampe de croissance reproduit les nutriments du soleil et un brumisateuse à ultrason diffuse une humidité permanente. Tentative de sauvegarde, d'élevage d'un milieu fragile et originel.

Eduardo Kac

12

Plantimal I (Edunia) Natural history of the enigma 2009

Impression sur diasec
3 exemplaires
42 x 42 cm

L'œuvre centrale de la série « Histoire Naturelle de l'Énigme » est un «plantimal», une nouvelle forme de vie que Kac a créée et à laquelle il a donné le nom d'«Edunia». Eduardo Kac a créé une fleur par génie génétique qui est un hybride de l'artiste et d'un Petunia. L'Edunia n'exprime l'ADN de Kac que dans ses veines rouges. La fleur est un nouveau type de Petunia que l'artiste a inventé et produit grâce à la biologie moléculaire. L'Edunia n'existe pas dans la nature. Elle a des veines rouges et des pétales roses. Le gène de l'artiste produit une protéine uniquement dans le réseau veineux de la fleur. Ce gène a été isolé et séquencé à partir du sang de l'artiste. Les pétales roses évoquent la couleur de la peau de l'artiste. Le résultat de cette manipulation moléculaire est une plante qui crée l'image du sang humain coulant dans les veines d'une fleur, donc un nouvel être qui est à la fois fleur et humain.

Plantimal II (Edunia) Natural history of the enigma 2009

Impression sur diasec
3 exemplaires
42 x 42 cm

Plantimal III (Edunia) Natural history of the enigma 2009

Impression sur diasec
3 exemplaires
42 x 42 cm

Pei-Ying Lin, Spela Petric Dimitrios Stamatis et Jasmina Weiss

11

PSX Consultancy 2017

installation, impression 3D.
Cyclamen, Abutilon, Sarracenia,
Canna, Dianthus.
Dimensions variables.

Comment augmenter les capacités
reproductives des plantes?

En créant des sex toys pour les
plantes. Au-delà de l'ironie et de
l'absurde du projet, l' équipe de
designers, artistes, et scientifiques
interrogent le changement de
paradigme de la relation humain/
non-humain. En imaginant des
outils pour les plantes, quel est
le rôle de l'humain ? Déplace-t-il
véritablement son auto-centrisme
en se préoccupant des autres
espèces ?

Projet collaboratif développé dans
le cadre du sujet «Designing Life»
topic à la Biennale de l'industrie et
du design BIO50, en 2014, à Ljubl-
jana, Sloveie.Projet soutenu par le
MAO, Museum of Architecture and
Design, Ljubljana;
le ministère de la culture de la Ré-
publique Slovène; Ministère de la
Culture de Taiwan, R. O. C.; Natio-
nal Culture and Arts Foundation,
Taiwan, R. O. C.

Karine Bonneval

14

Carboxysomes 2017

icosaèdre en bois, bulles de verre avec images d'écorces d'arbres réalisées en caméra thermique.

Les intuitions antiques en matière de sciences rejoignent parfois les résultats obtenus grâce à l'imagerie scientifique contemporaine. Les objets du savoir ancien sont autant de sources d'inspiration formelle.

Les carboxysomes parlent encore d'une intimité avec l'arbre sans jamais le montrer, se situant entre la forêt fantasmée et les solides platoniciens. En biologie, ce sont des microcompartiments bactériens contenant des enzymes impliquées dans la fixation du carbone. Leur forme découverte au microscope électronique est celle d'un icosaèdre, solide platonicien.

Des bulles de verres réparties sur l'icosaèdre de chêne permettent de découvrir des images d'écorces d'arbres réalisées en caméra thermique.

13

Dendromité 2017

film couleur, noir et blanc
4/3, 10'23
Jean-Michel Ponty (création sonore)

« Dendromité » cherche à mettre en relation la respiration d'un corps humain et celle d'un arbre. Dans l'étude des écosystèmes, des chambres de mesure permettent d'isoler une zone du végétal afin d'enregistrer puis d'analyser ses échanges gazeux avec l'atmosphère. Le décor du film s'inspire de ces chambres spécifiques et des protocoles scientifiques qui en découlent. Les prises de vues réalisées avec des caméras thermiques ont permis de rendre perceptibles la respiration de l'arbre et la respiration humaine. Une relation sensible s'installe entre les deux corps transformant l'expérience scientifique en expérience sensorielle et poétique. Le mot chambre est à prendre dans le double sens d'« instrument spécifique de mesure » et d'« espace domestique » : le spectateur, comme le personnage du film, se trouve « dans la chambre avec l'arbre », il est convié à partager son intimité. Le titre est un néologisme forgé sur la contraction de ce dernier terme et du préfixe dendro-, « l'arbre » selon sa racine grecque.

Film réalisé en collaboration avec Gabrielle Reiner (montage) et Jean-Michel Ponty (création sonore), avec le soutien des caméra FLIR et l'atelier 105 de Light Cone.

15

Community coalescence 2017

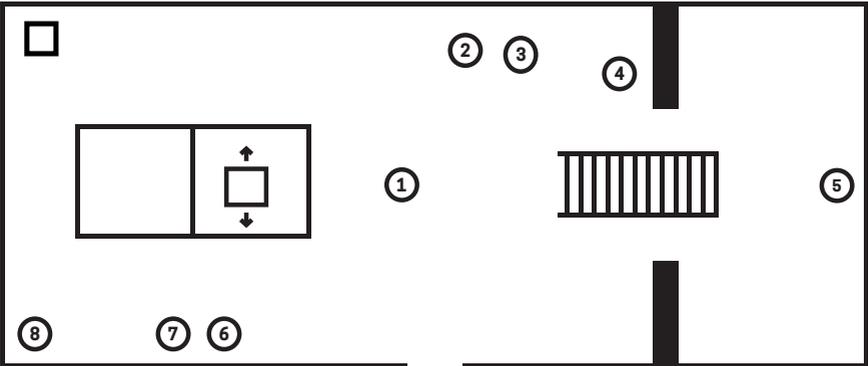
2 tables, bois
16 boîtes de Pétri en culture
0,88x 0,30x 1,50 m chaque

D'autres échanges invisibles, issus de la rencontre des colonies de micro-organismes de l'écorce d'arbres et de la main de l'homme ont été aussi appréhendés. Il s'agissait alors de visualiser la rencontre fortuite de deux milieux de vie étrangers l'un à l'autre, que le scientifique Matthias Rillig nomme 'community coalescence'. Cette partie du projet a été réalisée en collaboration avec Ludwig Jardillier, spécialiste des micro-organismes à Orsay. « Community coalescence » se présente sous la forme de deux étroites tables de bois noir enchâssant des boîtes de pétri où se développent ces colonies de micro-organismes. L'expérience offre un aperçu de la multiplicité des formes de la vie et des symbioses en devenir. Elle invite à contempler l'infiniment petit comme un planétarium explore l'infiniment grand et à réfléchir sur la manière dont les être vivants interagissent.

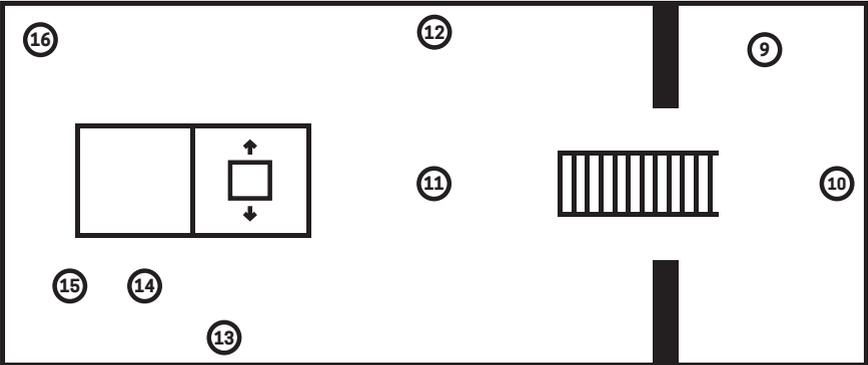
Collaboration avec Claire Damesin écophysiole et Ludwig Jardillier spécialiste des micro-organismes, Unité d'Ecologie, Systématique et Evolution, Université Paris-Sud ; Ce projet a bénéficié d'une Bourse art et sciences de la Diagonale Paris Saclay en 2015

plan de l'exposition

- œuvre
- atelier qui pousse



rez-de-chaussée



premier étage

David Drouard Lydie Jean-Dit-Pannel

proposition de Florian Gaité

Les Intrus #4 - Les Rudérales

Le programme de résidences performées intitulées « les Intrus » commencé par Florian Gaité en 2016, prend à nouveau ses quartiers au centre d'art.

Inspirée par la lecture de « L'Intrus » de Jean-Luc Nancy, le récit de la greffe du coeur subie par le philosophe, la thématique de ce cycle de performances, cherche à rendre compte du sentiment d'étrangeté du corps en acte, lui-même envahi, occupé, hanté par les sujets qu'il performe. Corps étranger ou corps habité, la programmation expérimente ces rapports à l'espace vide en passe d'être occupé. A une époque où l'intrusion généralisée génère sentiments d'alerte et fantasmes liés à l'invasion d'un territoire ou d'une intimité, la proposition questionne le centre d'art entre lieu d'hospitalité et habitat à coloniser.

Menée au coeur de l'exposition en cours, cette résidence propose une fin ouverte au cycle « Les intrus ». Elle prend pour insigne les rudérales, ces plantes qui poussent sur les débris, les ruines et les déchets. Intruses d'un monde civilisé rendu à son état naturel, elles sont ici les métaphores

d'une communauté féminine survivante ou résiliente. La performeuse Lydie Jean-Dit-Pannel installe ainsi un climat d'urgence à travers la vaine réanimation de mannequins, sensibilisant à la menace écologique sur le mode d'une farce désespérée, quand David Drouard convie sept danseuses (D.A.D.R. Cie) contemporaines et une musicienne (violon amplifié) à réinterpréter sa vision du Sacre du printemps, repensée à l'heure de l'anthropocène.

28 au 30 juin

résidence de création ouverte au public avec la Cie D.A.D.R. (David Drouard)

Samedi 1er juillet

14h-18h : rendu de résidence

14h30 : performance «Encore vivants» de Lydie Jean-Dit-Pannel.

15h30 : performance «(S)acre en continu» de David Drouard (D.A.D.R. Cie) - avec Aude Arago, Julie Coutant, Karima El Amrani, Delphine Gaud, Lea Helmstädter, Agathe Max et Coline Siberchicot.

Lorraine Féline - résidence 2017

Blues Dance

Performance, durée environ 20 minutes.

«Des corps en silence qui chantent et qui dansent. Chaque corps porte son histoire. L'affronter et trouver sa place. On ne jouera pas sa propre histoire. Play back.»

Le samedi 24 juin, lors de la fête de la ville, Lorraine Féline investit le toit terrasse du Conservatoire Barbusse de Malakoff. Un moment inédit, dans un lieu magique habituellement fermé au public, qui offre un panorama sur l'ensemble de la ville et sur Paris. Une occasion de découvrir le travail de l'artiste en résidence au centre d'art depuis mars 2017, qui développe une pratique située à la jointure entre deux disciplines: la danse contemporaine et les arts visuels.

Samedi 24 juin 2017

18h et 19h : Performance au conservatoire Barbusse, 2, rue Jules-Guesde, Malakoff.

atelier qui pousse

L'artiste et auteure Martine Camillieri installe sept petits jardins partagés intitulés « Pousse pousse ! » au sein de l'exposition. Des épluchures qui devaient aller à la poubelle ou au compost sont mis en culture dans de l'eau : trognons, bulbes, légumes germés se transforment, des tiges sortent, des feuilles pointent, des racines se forment. Pour accompagner l'installation, l'équipe du centre d'art propose un « atelier qui pousse » qui invite petits et grands à mettre en cultures des boutures en tout genre, à laisser grandir sur place ou sinon repartir avec.

verger du centre d'art

La ville de Malakoff s'engage pour promouvoir la Nature dans l'espace urbain et inaugure le 1er juin, un verger dans le jardin du centre d'art. Différentes variétés d'arbres et d'arbustes y sont plantées et offrent des fruits à cueillir du mois de février au mois de novembre : pommes, pêches, poires, prunes, figues, raisins grimpants, mûres et fraises des bois au sol. Le jardin se dote aussi d'une pelouse de trèfles, de jeux pour enfants, d'une cabane à livres et de deux composteurs.

ciné-débat

Dans le cadre de la Semaine européenne du Développement durable, la ville de Malakoff organise un ciné-débat sur le thème «La place de l'arbre en ville» avec une projection du film «L'arbre, le maire et la médiathèque» (1993) du cinéaste Eric Rohmer. Comment les villes se réinventent-elles en redonnant à l'arbre sa place dans la cité ?

rendez-vous

1

juin

18h

Inauguration du verger
vernissage de l'exposition

20h30

Ciné-débat «L'arbre, le maire
et la médiathèque»
de Eric Rohmer
Lieu : Cinéma Marcel Pagnol,
17 Rue Béranger, Malakoff .

3

juin

16 h

Rencontre entre le philosophe
Emanuele Coccia et l'artiste
Eduardo Kac.

24

juin

18h et 19h

Performance « Blues Dance »
de Lorraine Féline, artiste en
résidence 2017.
Lieu : Conservatoire Barbusse,
2, rue Jules-Guesde, Malakoff.

1

juillet

14h - 18 h

Résidence performée
« Les Intrus #4 - Les Rudérales »
Proposition de Florian Gaité

A partir de 14h30 : performance «Encore vivants»
de Lydie Jean-Dit-Pannel.

De 15h30 à 17h30 : performance «(S)acre en
continu» de la compagnie D.A.D.R. - David Drouard.

informations pratiques



métro



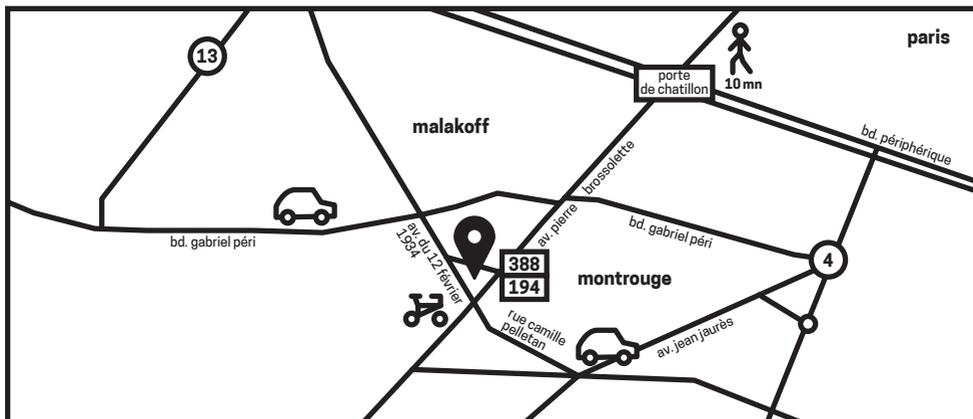
bus



autolib'



vélib'



accès

105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

métro ligne 13

Station Malakoff - Plateau de Vanves, puis direction centre-ville.

métro ligne 4

Mairie de Montrouge

voiture

Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette

vélib'

Station n°22404, avenue Pierre Brossolette

autolib'

Station Malakoff/Gabriel Péri/120 ou Montrouge/Jean Jaurès/51

contacts

direction
aude cartier

publics
et production
olivier richard

communication
et édition
juliette giovannoni

médiation
et hors les murs
elsa gregorio

maisondesarts@ville-malakoff.fr
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94

partenaires

L'exposition est réalisée en partenariat avec Décalab, Studio art/science/technologie. Remerciements : aux artistes, la Galerie Bugada & Cargnel, Paris, la Galerie 22,48 m², Paris, Galerie Charlot, Paris et la Galerie ALB, Paris. La maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff bénéficiaire du soutien de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil départemental des Hauts-de-Seine et du Conseil général d'Île-de-France. La maison des arts centre d'art contemporain de Malakoff fait partie du réseau TRAM.